

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

**BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE
MONTPELLIER**



NOUVELLE SÉRIE
TOME 34
ANNÉE 2003

ISSN 1146-7282

Séance du 6 octobre 2003

Réception du professeur Huguette COURTES

Discours de la récipiendaire

Eloge du professeur Michel NAVRATIL

Je voudrais d'abord dire combien je me sens honorée d'être reçue aujourd'hui dans votre illustre compagnie et vous exprimer ma gratitude.

Mes remerciements s'adressent tout particulièrement à Madame Françoise Mourgue-Molines, qui a parrainé ma candidature et que j'ai connue il y a bien longtemps dans un univers harmonique où se sont tissés entre nous des liens d'estime et de sympathie.

Je suis reconnaissante à Monsieur le Doyen de la Faculté de Médecine d'avoir mis à notre disposition, à la demande de notre Président, ce bel amphithéâtre qui confère une particulière solennité à la réception d'aujourd'hui.

Je remercie aussi les enfants de Michel Navratil qui m'ont beaucoup aidée dans la préparation de cet éloge, et j'en suis d'autant plus heureuse que ces échanges ont vivifié une bien ancienne amitié.

C'est à Michel Navratil que je dois d'avoir été invitée une première fois à assister à une des séances du lundi et à Monsieur Michel Denizot d'avoir été présente à une réunion publique, il y a un certain temps. Mais c'est surtout depuis mon élection, l'année dernière, que j'ai eu le plaisir de suivre régulièrement les séances et d'apprécier la variété et l'intérêt des conférences que j'ai entendues.

Le programme de ces activités aurait sans aucun doute satisfait les ambitions de Leibniz qui, en présentant à l'Électeur de Saxe le projet d'une Académie, soulignait la nécessité d'en élargir l'objectif et n'hésitait pas à critiquer les deux grandes Sociétés royales de Paris et de Londres qui, selon lui, s'en seraient tenues aux "*curiosa*" et auraient délibérément ignoré les "*utilia*" :

"L'*objectum* de notre Société, dit-il, doit être illimité, il comprendra les *objecta* des différentes académies, les sciences, les arts et métiers, [...] Nous devons tâcher de réunir tout ce que les études de l'homme, les arts, les professions, les facultés ont fait connaître d'utile. Nous voulons aussi que notre Société avise aux moyens d'éclairer, d'améliorer les hommes, de leur faire pratiquer la vertu [...] et de faire disparaître les notions nuisibles à la clarté de la vérité" (*Œuvres de Leibniz*, éd. Foucher de Careil, T.VII, p. 220-222).

C'est le souci de dégager la clarté de la vérité qui dirigeait l'effort de mon prédécesseur au XV^e fauteuil de la section des Lettres de l'Académie de Montpellier.

*

* *

Michel Navratil est né à Nice, le 12 juin 1908, de parents tous deux immigrants. Son père, qui se nommait aussi Michel Navratil, était d'ascendance morave et originaire de Serej, petite ville de l'actuelle Slovaquie qui, à l'époque, faisait partie de l'empire austro-hongrois. Très jeune, il a appris la couture et commencé à

travailler à Vienne, mais il a émigré au début du siècle dernier à Nice où il a ouvert une maison de prêt-à-porter dont il créait les modèles et qui a été, dans un premier temps, très prospère.

En 1906, le père de Michel Navratil avait épousé à Londres une très jeune italienne, âgée d'à peine 16 ans, Marcelle Carretto, née de parents originaires du Piémont et de Ligurie, émigrée également, et venue de Gênes avec sa famille pour s'installer à Nice. Elle aussi avait appris la couture mais elle possédait surtout des talents de musicienne. Dotée d'une fort belle voix, elle pratiquait le piano et le chant, sans véritable formation technique, mais avec un goût certain. On peut imaginer que cette très jeune mère, toujours charmante et élégante, a dû éveiller le sens esthétique de son petit garçon qui était très fier d'elle et, en raison de son extrême jeunesse, allait l'appeler plus tard "maman-sœur".

En 1910, deux ans après Michel, un second enfant, Edmond, voit le jour au foyer des Navratil. Dès son âge le plus tendre, le jeune Michel échappe à un destin tragique, menacé en deux temps différents par les quatre principes antiques de la nature : le chaud et le sec, le feu, le froid et l'humide, l'eau. Prisonnier d'un incendie dans une chambre d'hôtel à Vichy, à l'âge de 2 ans, il est sauvé des flammes par son père et par un pompier. Mais peu de temps après - cet épisode ne surprendra personne car il est connu par le récit qu'en a publié sa fille Élisabeth, d'abord sous une forme romancée, puis de façon exacte et précise - il est rescapé du naufrage du Titanic dans des conditions extraordinaires.

Un différend familial qui affecte indirectement les résultats de l'entreprise de Michel Navratil père lui inspire une décision lourde de conséquences. Il veut à nouveau émigrer, mais cette fois en Amérique, et il enlève ses deux fils. Pour éviter d'être immédiatement retrouvé, il voyage sous un faux nom (Hoffmann) et avec un passeport d'emprunt. Son projet est de se rendre à Chicago où réside une partie de sa famille. Il envisage d'y ouvrir un nouvel atelier, et de préparer ses enfants à devenir à leur tour hommes d'affaires ou commerçants. La famille maternelle ignore ce départ comme cette destination. Michel est alors âgé de 3 ans 1/2, son petit frère n'a que 2 ans. Ils ne connaissent ni leur nom, ni leur prénom puisqu'on les appelle par des diminutifs. On imagine l'émotion très vive produite sur eux par le long voyage en train de Nice à Calais, puis de Douvres à Londres, itinéraire choisi pour brouiller les pistes avant de gagner Southampton.

C'est ce port que quitte le Titanic, le 10 avril 1912. Quatre jours plus tard, le 14 avril, c'est la collision avec un iceberg et le naufrage. Le père de Michel Navratil parvient à sauver ses enfants, qu'il a gardés auprès de lui jusqu'au moment ultime où il les fait embarquer sur le dernier canot à quitter le Titanic, le canot de toile C, dix minutes avant que le navire ne sombre. Lui-même sera retrouvé noyé et gelé, puis inhumé sous son nom d'emprunt au cimetière d'Halifax où on localisera plus tard sa tombe.

De ce terrible naufrage, Michel Navratil parlait peu jusqu'à l'époque où la visite inattendue d'un américain dont la famille l'avait accueilli, puis la découverte de l'épave du Titanic ont réveillé ses souvenirs, fort rares néanmoins étant donné son très jeune âge au moment du drame. Il ne conservait en mémoire que l'impression pénible de l'éprouvant voyage en train jusqu'à Londres, le dernier message murmuré à son oreille par son père au moment de leur séparation, ou encore le souvenir un peu humiliant d'avoir été remonté dans un seau de toile, un seau à cendres, le long de la coque d'un navire, sans doute celui qui a sauvé les deux enfants, impossibles

à identifier puisqu'ils ignoraient leur nom. C'est ainsi que, le 18 avril 1912, arrivèrent à New-York ceux que l'on nomma "les orphelins de l'abîme". Ils furent recueillis dans un premier temps par une jeune et riche américaine, Margaret Hays, rescapée comme eux du naufrage, et ils passèrent à Elkins Park, près de Philadelphie, chez ses amis, les Tyler, auxquels ils avaient été confiés, trois semaines, en avril-mai 1912.

C'est alors que, grâce à la description qu'en avait donnée la presse (Le Figaro), Marcelle Navratil les reconnut. Elle se rendit au Consulat des États-Unis de Nice et parvint à se faire identifier comme la mère des deux enfants. La White Star Line lui offrit un billet aller pour New-York et les trois billets de retour par Cherbourg.

Les enfants vivent à nouveau à Nice, puis à Toulon, pendant quelques années avec leur mère et leurs grands-parents italiens qui dirigent la maison. Marcelle Navratil donne des leçons de piano et de chant. Elle envisage, à un certain moment, d'aller s'installer à New-York, après avoir échangé quelques lettres avec un chef d'orchestre, marié à une cantatrice dont elle a fait la connaissance lors de son passage aux États-Unis, mais on la dissuade de s'expatrier. Elle désire vivement embrasser une carrière musicale. Dans cette idée, en 1916, elle emmène ses enfants à Tours, mais son souhait ne pourra se réaliser. En 1918, elle part pour Paris. Les enfants regagnent alors Toulon et vivent chez leurs grands-parents qui désormais prendront totalement en charge leur éducation. Leur mère ne peut y faire que de brefs séjours mais ils sont toujours heureux de la retrouver et de la voir élégante et très admirée de leurs petits camarades.

Michel Navratil fréquente donc avec son frère le Lycée de Toulon. Il est immédiatement passionné par l'étude et obtient tout au long de sa scolarité des résultats particulièrement brillants. On ne lui permettrait d'ailleurs aucun écart puisque la seule année où il n'a pas reçu le prix d'excellence, il a été sévèrement puni. Or, à la même époque, sa future épouse, élève du même lycée, entend parler de ses succès. Cependant ils ne devaient se rencontrer que plus tard.

En classe de sixième, Michel Navratil noue déjà avec Jacques Helfft une de ses premières amitiés profondes qui durera toute sa vie. Il devient scout et découvre le plaisir des grandes promenades dans la nature lorsqu'il parcourt le Mont Faron et les hauteurs environnantes. Ainsi s'expliquent l'attrait et l'émotion qu'exerceront sur lui certains textes de Rousseau et tout particulièrement, dans la cinquième promenade des "Rêveries du promeneur solitaire", sa méditation au bord du lac de Bienne dans cet "état heureux où le temps est nié", "état où l'âme, dit Rousseau, trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être". (Michel Navratil, *Les tendances constitutives de la pensée vivante* -TCPV-, p. 194)

L'éveil de la sensibilité de Michel Navratil se poursuit lorsqu'en 1921, il a l'occasion de passer à Turin trois mois d'été, avec sa mère, chez un de ses amis. Son frère et lui, qui parlent très bien l'italien, se promènent dans les musées, visitent les monuments et gardent de ce séjour une empreinte inoubliable.

Le tragique naufrage du Titanic a décidé ainsi d'un destin. Si Michel Navratil avait suivi son père à Chicago, peut-être aurait-il vécu tout autrement. Peut-être aussi n'aurait-il pas montré, tout au long de sa vie, la sérénité et l'optimisme que les grandes épreuves accordent à ceux qui ont frôlé la mort et qui désormais jouissent plus largement d'une vie offerte pour la seconde fois. C'était également le cas de

René Lesenne qui, très grièvement blessé pendant la guerre de 14, évoquait volontiers devant ses étudiants le bonheur qu'il éprouvait du cadeau de chaque heure nouvelle qui lui était donnée.

En 1925, Michel Navratil passe brillamment son baccalauréat de philosophie. Il vient de découvrir sa vocation. Il est admis alors en khâgne au Lycée Louis le Grand et prépare le concours d'entrée à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Il peut en même temps veiller sur sa mère qui commence à subir les atteintes d'une grave maladie et qu'il a installée dans un petit appartement à Vincennes. En 1928, il entre rue d'Ulm dans la même promotion que Simone Weil et Jean Beaufret. L'année suivante verra l'arrivée de Jacques Aymard et de René Étiemble qui seront ensuite Professeurs à la Faculté des Lettres de Montpellier, et de Mikel Dufrenne. C'est aussi à l'époque où Michel Navratil séjourne à l'École qu'est admis G. Pompidou (1931).

Il faut évoquer également les anciens qui fréquentent toujours ces lieux : la promotion 1924 réunissait Raymond Aron, Daniel Lagache, Jean-Paul Sartre, Paul Nizan. Celle de 1925, Jean Hyppolite, Henri Marrou, Maurice de Gandillac. Et en 1926 on note l'arrivée de Maurice Merleau-Ponty.

Ceux qui, alors, enseignent la philosophie à l'École ne sont pas moins célèbres : Léon Robin (1925-1930), Léon Brunschvicg (1919-1939), Jean Cavaillès (1931-1935), Jean Laporte (1933-1939), Albert Rivaud (1930-1932).

Michel Navratil, attaché à la religion catholique et fidèle à ses premiers engagements, se tient à l'écart du courant surréaliste, novateur à cette époque. Il cherche déjà sa propre voie. Son séjour à l'ENS va se prolonger un peu en raison d'une absence de sept mois qu'il passe, entre juillet 1930 et février 1931, au sanatorium de Leysin, en Suisse romande, à cause d'une atteinte de tuberculose. Ce séjour aura pour lui une grande importance, à la fois en raison de la splendeur du site car il restera toujours amoureux des montagnes, et du fait de la rencontre d'un jeune poète, Gabriel de Retz, beaucoup plus malade que lui. C'est là en effet que se noue l'amitié la plus marquante de sa vie et à laquelle il demeurera toujours fidèle. Une vaste correspondance (près de trois cents lettres échangées en dix ans) en témoigne. Le 25 avril 1994, Michel Navratil écrit à un ami prêtre :

"Sans mes longues conversations avec lui à Leysin, [...] je n'aurais jamais pu constituer la méthode dont [...] j'ai progressivement conçu l'idée jusqu'à ce qu'elle devienne entièrement précise. C'est cette méthode qui, depuis lors, m'a constamment servi d'une part à penser d'une manière philosophique, d'autre part à ne pas négliger ou oublier de prêter attention à la vie de l'être humain que je suis le seul à être, de ne pas oublier non plus de prêter attention aux vies des êtres humains autres que moi que j'ai rencontrés ou que je rencontre au cours de mon existence[...]mais j'étais bien incapable d'aller aussi loin que lui dans ces deux domaines."

Gabriel de Retz devait décéder dix ans plus tard, en 1941. Et la publication de ses poèmes à Gap, en 1946, est accompagnée d'une préface de François Mauriac qui exalte cette "adolescence illuminée par l'esprit et que la mort talonne", et d'une longue étude introductive de Michel Navratil particulièrement riche et sensible.

C'est sans doute leur rencontre qui pousse ce dernier à écrire, à son tour, des poèmes. Plusieurs d'entre eux datent de cette époque. Ils sont de facture classique, mais d'inspiration parfois onirique, symboliste, ainsi qu'en témoigne l'apparition de cet ange, qui, loin d'être "effrayant" (*schrecklich*) comme celui de la deuxième élégie de Duino de Rilke, le conduit en douceur et dans l'harmonie vers une humilité toujours plus grande :

“Alors m’apparut l’ange avec son violon
Chantant dans la ténèbre : l’ange aux doux talons
Qui semblaient m’inviter de leur marche légère

Mais il s’en descendit loin de tout soupirail
Par des degrés profonds sans trêve : et le travail
De mon cœur n’est plus rien qu’une nuit qui se nie,

Car, humble sous le poids du remord qui m’abat,
Je sens l’ange pourtant qui m’attire plus bas
De sa belle musique assourdie infinie”

Plusieurs de ces poèmes seront adressés à sa fiancée. Car il rencontre, en décembre 1931, Charlotte Lebaudy. Elle est d’origine provençale, a fait, comme lui, ses études au Lycée de Toulon et prépare l’agrégation de philosophie en suivant certains cours à l’ENS, en auditrice libre. Le mariage sera célébré en septembre 1933. De cette union, extraordinairement profonde et heureuse, vont naître trois enfants, Michèle, en 1934, Henri, en 1936 et Élisabeth, en 1943.

Michel Navratil occupe d’abord un poste à Tonnerre où il enseigne la philosophie. Un an plus tard, on le retrouve au lycée d’Épernay (1934) et en 1936, il est nommé professeur agrégé au lycée d’Alès. En 1938, il arrive au lycée de Gap.

Il a commencé à préparer une thèse sous la direction d’Étienne Souriau dont l’influence sur sa pensée a été incontestablement déterminante. Cela lui permet d’obtenir de 1944 à 1949 un détachement au CNRS qui favorise l’avancée de sa recherche avant de reprendre son poste à Gap.

En 1950, Michel Navratil accepte d’enseigner la philosophie dans un lycée de la région parisienne à des élèves de classes préparatoires scientifiques, hélas fort peu intéressés par cette discipline, et il s’installe alors à Versailles avec sa famille.

Le 1er octobre 1952, il est nommé chargé d’enseignement à la Faculté des Lettres de Montpellier où il succède à Ferdinand Alquié, élu à la Sorbonne. Il soutient sa thèse et il est titularisé un an plus tard comme Maître de Conférences. Les deux ouvrages, thèse principale et thèse complémentaire, seront publiés en même temps, en 1954 aux PUF.

C’est en 1955, à mon arrivée à Montpellier où j’occupais mon premier poste, que j’ai fait la connaissance de Michel Navratil. La section de philosophie de la Faculté des Lettres était alors une toute petite unité qui ne comptait que deux titulaires : Aimé Forest et lui, un assistant nouvellement nommé, Pierre Aubenque, et un chef de travaux, Roger Chabal. Le partage des tâches d’enseignement n’était pas simple. Aimé Forest assurait les cours de philosophie générale et d’histoire de la philosophie. Roger Chabal enseignait les matières à caractère scientifique, Pierre Aubenque utilisait son grand savoir sur Aristote à toutes sortes de fins. Michel Navratil assurait, lui, l’enseignement de la psychologie générale, de la psychologie de l’enfant, ainsi que des cours d’esthétique et de morale. C’est en 1956 qu’il a été nommé professeur.

Peu de temps après, je faisais connaissance de Charlotte Navratil et de ses enfants. Notre intérêt commun pour la musique m’a fait fréquenter leur maison et nouer des liens d’amitié avec eux. Ensemble, ils constituaient un noyau familial solide. Ils se sont immédiatement montrés chaleureux et accueillants. Lorsque je suis

entrée à l'Université en 1960, à la suite du décès de Roger Chabal, j'ai assuré, en même temps que des cours de philosophie, un enseignement de Statistiques destiné aux étudiants de psychologie. Nous avons donc l'occasion de nous réunir, le Dr Martin, qui avait en charge la psychologie pathologique, Michel Navratil et moi-même, pour d'étonnantes délibérations d'examen : on ne laissait jamais passer un cas sans une analyse approfondie non seulement de la copie, mais de la personnalité de chaque étudiant, de son parcours, de ses aptitudes, de ses espérances. Michel Navratil avait toujours une attitude bienveillante et un grand souci de dialogue même si celui-ci n'instaurait pas nécessairement de véritables échanges. De là ces délibérations très longues dans le petit salon de la rue Pasteur que l'on quittait fort tard, au grand dam du Dr Martin pressé de rejoindre son service à Font d'Aurelle, mais du moins avec le sentiment de n'avoir méconnu ni négligé personne.

A la Faculté, Michel Navratil fréquentait avec plaisir Émilienne Demougeot, Paul Vicaire, André Desmouliez, qui ont été membres de l'Académie, Pierre Miniconi et, bien sûr, Aimé Forest pour qui son amitié était profonde et à qui il a consacré, après son décès, une très longue et minutieuse étude. Cependant, malgré leur commune adhésion au spiritualisme chrétien, il y avait entre eux une considérable différence, toute la différence qui sépare la métaphysique de la psychologie, le "recueillement" propre au platonisme augustinien, de l'effort volontaire d'analyse intérieure critique, la vérité possédée, de la vérité recherchée.

Quand, en 1960, Michel Henry, qui allait bientôt soutenir sa thèse et devenir professeur, arrive à Montpellier, Michel Navratil découvre une personnalité fascinante et une nouvelle philosophie de la vie. Vivement intéressé et avide de dialogue et d'ouverture à autrui, il entre en conversation avec lui et poursuit ces échanges pendant plusieurs années, mais leur estime réciproque ne suffit pas pour rapprocher des pensées aussi totalement étrangères l'une à l'autre.

En 1964, Michel Navratil déjà officier des Palmes académiques est décoré de la Légion d'honneur. Il remplit à l'Université, depuis quelques années, des fonctions importantes : assesseur du Doyen de 1958 à 1967, délégué de la Faculté des Lettres au Conseil de l'Université. Il dirige la section de psychologie qui vient de prendre son autonomie.

Et voici qu'éclate la révolution de 1968 et que commence un temps d'épreuve pour l'ancienne génération. Aimé Forest assure ses derniers cours en plein air devant le colombier de la Faculté, heureux de prendre sa retraite à la rentrée suivante. Michel Henry, qui dirige alors à son tour la section de philosophie, et Michel Navratil font face à des situations difficiles que tous deux gèrent magistralement même si cela ne se fait pas sans tension ni douleur. J'ai vu Michel Navratil, à la tête de la section de psychologie, mener de façon remarquable le dialogue avec des étudiants très exigeants, très agressifs, soutenus par des enseignants contestataires, dans des "commissions paritaires" improvisées. Il fallait faire preuve de courage et cela ne lui a pas manqué, il fallait conserver son calme et il ne s'en départait pas, il fallait de la prudence dans les négociations et il savait mener un dialogue.

La fin de son activité est proche. Le 30 septembre 1969, il prend à son tour sa retraite. Quelques mois plus tard, en 1970, il perd sa femme, avec qui il a vécu une si profonde union de sentiments, de pensées, d'émotions que l'on imagine mal comment une existence solitaire va être possible pour lui. Mais un des traits frappants de sa personnalité est de dominer toujours les épreuves qu'il traverse, d'en considérer la positivité et l'enseignement. Jusque dans sa très grande vieillesse, loin de se

plaindre quand quelque accident survenait, il estimait y avoir puisé une expérience nouvelle et être capable de progresser encore dans l'organisation de sa vie. C'est cet extraordinaire effort de compréhension, de réflexion, d'ouverture qui lui a permis d'affronter, non seulement le deuil et la solitude, adoucis par l'espérance chrétienne, mais les dures atteintes de l'âge. Il n'a jamais cessé de tracer ce chemin de vie, ouvert devant lui, jusqu'à son décès, survenu le 30 janvier 2001.

Il avait eu la joie, en 1984, de retrouver les quelques survivants du naufrage du Titanic, de participer à leurs réunions, et de pouvoir enfin livrer des souvenirs qui n'avaient appartenu jusqu'alors qu'à sa pensée secrète.

Michel Navratil est entré à l'Académie en 1974. Il y a retrouvé des collègues et des amis. Il appréciait particulièrement les séances du lundi et évoquait avec plaisir l'apport très riche de ces rencontres qui répondaient à son désir de connaître toujours mieux les autres.

*
* *

Michel Navratil nous a légué deux grands ouvrages : ses deux thèses. Il faut leur joindre un certain nombre d'études de détail qui n'ont pas toutes été publiées mais qui témoignent d'une inlassable activité de recherche philosophique.

Au moment où il a pris sa retraite, il commençait à préparer un nouveau livre : "*Qu'est-ce que savoir?*" et il a consacré à ce projet près de trente ans. Quoique resté inachevé, ce travail représentait à ses yeux un progrès dans l'analyse et élargissait le champ de ses découvertes.

Habent sua fata libelli : Le destin des deux livres originaux et innovants que nous a laissés Michel Navratil, sa thèse principale : *Les tendances constitutives de la pensée vivante* et sa thèse complémentaire : *Introduction critique à une découverte de la pensée*, aurait pu être différent si, fidèle avant tout à lui-même, à ses engagements personnels, à l'extrême exigence de son jugement, il n'avait pris quelque distance à l'égard des grands mouvements de pensée auxquels adhéraient ses contemporains et dont lui-même admettait, mais jusqu'à un certain point seulement, la vérité : la phénoménologie, l'existentialisme, la psychanalyse.

Pour lui, le renouvellement de la réflexion s'était imposé déjà avec Nietzsche ou Bergson et il ne souhaitait pas de rupture avec une tradition qui rassemblait tant d'œuvres majeures. En revanche, il acceptait volontiers les orientations novatrices lorsqu'elles lui paraissaient justes, tout en considérant qu'il fallait aller au-delà, prolonger les analyses, corriger d'éventuelles erreurs. Même la science, dont il n'était pas seul à l'époque à condamner la domination excessive, méritait respect à ses yeux.

On ne peut manquer de retrouver chez lui l'influence de Bergson, mais aussi de ses premières lectures de Heidegger auquel il a eu la grande joie de se trouver apparenté par le mariage de son petit-fils. Cependant il rejette délibérément de sa réflexion première toute considération ontologique; c'est la raison pour laquelle, après avoir eu le sentiment, lors d'une première lecture de textes de Husserl, de retrouver des idées qui étaient déjà les siennes, il n'a pas souhaité le suivre. Selon lui, Husserl transforme un postulat méthodologique en principe ontologique. Il lui reproche de n'avoir pas écarté le préjugé de l'être et d'être tombé dans le dogmatisme : "Je n'ai aucunement à réduire systématiquement des actes de conscience à des phénomènes purs, écrit-il, ni à concevoir comme une phénoménologie la descrip-

tion que j'en effectue"(Michel Navratil, *Introduction critique à une découverte de la pensée* -ICDP- p.73-77). "Husserl, dit-il encore, s'installe dans la contemplation de sa conscience tout comme on est assis au cinéma dans un fauteuil d'où l'on suit le déroulement du film" (ibid. p.73).

Michel Navratil est avant tout ennemi de tous les dogmatismes. Il ne cherche pas plus à fonder la connaissance qu'à théoriser l'expérience de la vie mentale. Il considère que les problèmes essentiels de la philosophie ne peuvent être abordés qu'après une description de la conscience humaine, qui doit être découverte en tant que conscience de fait, et sous ses formes de fait. Le voici donc immédiatement face à lui-même, s'efforçant de comprendre le devenir de son expérience intérieure, mais face aussi à une vie à réaliser, à conduire vers son unité singulière, advenant dans sa temporalité propre. La tâche du philosophe n'est-elle pas de déployer cette expérience personnelle unique en rassemblant son passé et son avenir. L'introspection n'y suffit pas. L'effort critique est permanent. C'est celui que Rimbaud réclame :

"La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière. Il choisit son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend. Dès qu'il la sait, il la doit cultiver"(ICDP, p.19-20).

A cet égard, les deux thèses de Michel Navratil se présentent moins comme des travaux universitaires que comme un effort d'analyse absolument original et comme le tracé d'un chemin de vie dont il offre l'image à ceux qui voudront bien le suivre.

Les deux ouvrages se complètent remarquablement. *L'introduction à une découverte de la pensée* est, en fait, un nouveau "discours de la méthode" dont la thèse principale va livrer les résultats. Son modèle initial est bien évidemment cartésien :

"Je me suis proposé, écrit Descartes,[...] de mettre en évidence les véritables richesses de nos âmes ouvrant à chacun les moyens de trouver en soi-même, et sans rien emprunter d'autrui, toute la science qui lui est nécessaire à la conduite de sa vie et d'acquérir par après par son étude toutes les plus curieuses connaissances que la raison des hommes est capable de posséder".(*La Recherche de la Vérité par la lumière naturelle*).

Il dit encore : "mon dessein n'est pas d'enseigner ici la méthode que chacun doit suivre pour bien conduire sa raison, mais seulement de faire voir en quelle sorte j'ai tâché de conduire la mienne" (*Discours de la Méthode*, 1ère partie).

Michel Navratil aussi promet à celui qui suivra son chemin de parvenir seul à son tour à faire des découvertes inespérées et passionnantes : il offre à ses lecteurs une "méthode qui engage non seulement la pensée mais la vie tout entière du philosophe" (ICDP, p.1) et dont il dit avoir eu le pressentiment à 22 ans. Et il ajoute : "si d'autres esprits veulent appliquer la méthode qui est exposée ici, ils découvriront des raisons de vivre dans des idées justes que je n'aurai pas été capable d'apercevoir" (ibid. p.2).

Mais ce n'est pas une méthode pour "faire avancer les sciences" mais pour "vivre". Et Descartes est très vite critiqué pour avoir décelé dans le "je pense" une "essence", une "idée claire et distincte", erreur qui serait due à l'usage qu'il fait de la notion de substance en méconnaissant le fait que la conscience est un être durable, mouvant, dont l'essence en outre reste problématique.

Hommage est donc rendu à Hume qui voit que la conscience présente est une conscience instable. Néanmoins celui-ci nous conduit à désespérer. "Il nous faut commencer où Hume s'est arrêté", pénétrer dans le domaine du "je pense" d'une façon beaucoup plus critique. Conscience et pensée sont un "vivant mystère". On doit faire porter le doute plus loin que Descartes, mettre en question la nature des possibilités de sa propre conscience, ouvrir cette conscience à la saisie de ses capacités particulières, ce qui lui donne des chances de les accroître. Cela ne se peut que si l'on s'engage dans des modes de vie, de pensée, d'action inhabituels, qui élargissent son expérience. Michel Navratil appelle "propulsif" le doute qu'il recommande. La connaissance de soi n'est pas un regard intérieur, c'est une attitude active.

Mémoire et anticipation sont également indispensables de part et d'autre de l'instant lumineux auquel Descartes s'est arrêté. La conscience qui s'éveille est un "moi vivant". Ses limites sont "flexibles". Elle rayonne toujours sur autre chose que sur son aspect actuel :

"Une connaissance de ma conscience à l'instant même où elle se produit m'est interdite par nature. Je regarde un iris, je me complais dans la vue du galbe de ses pétales, de leur demi-transparence, de la finesse de leur couleur : ma conscience est comme passée dans sa délicatesse. Mais si je cherche à saisir non plus l'iris mais la conscience qui me le fait percevoir, je cesse alors d'écouter pour ainsi dire le déroulement du velouté et de la légèreté des pétales de l'iris. Je m'arrête sur une image que je veux fixer. N'est-ce pas cesser de m'ouvrir au papillonnement léger d'une perception dont le propre était de continuer son cours sans s'arrêter sur ce qu'elle pouvait être à un moment donné"(ICDP, p.27).

On ne peut réfléchir sur la conscience actuelle car elle est vie, élan. Ce n'est pas un état de conscience mais un acte de conscience. Il faut, dit Michel Navratil, que "j'aie découvert ma conscience". L'ouvrir, c'est d'abord tenter de retrouver la splendeur originale des impressions passées de l'enfance ou de la jeunesse :

"Je m'aperçus peu à peu que la manière dont j'étais sensible à la nature, alors même qu'elle me prenait tout entier, manquait d'un je ne sais quoi et en particulier d'une sorte de fraîcheur et de délicatesse avec laquelle je la goûtais quand j'avais 17 ou 18 ans [...] je me mis à essayer quelquefois de retrouver cette manière de sentir [...] J'y parvins enfin à 31 ans [...]. C'était un jour où je me promenais aux environs de Manosque. J'essayai de saisir la beauté du paysage sans appuyer sur la vision que j'en avais à chaque instant, de me complaire dans l'harmonie à demi-indéterminée et d'autant plus suggestive de ces perceptions du moment et de glisser sur elles à la manière dont on suit une œuvre de musique dans son vol aux mouvements divers, mais toujours émouvants et légers. De ces perceptions subtiles et capiteuses qui naissent de la rencontre du paysage et de mon désir de beauté, je me refusais à fixer, à détailler ou à arrêter la richesse : sans chercher à les retenir, je les laissais se déployer et passer. Je m'aperçus, à la nouveauté de l'émotion que j'éprouvais de la sorte [...] qu'elle coulait de la même source que celles de 13 ans auparavant [...]. Trop souvent, depuis cette époque, j'avais admiré le paysage comme un objet qu'on peut fixer dans sa magnificence. C'est cette manière de sentir qui substituait à mes perceptions d'autrefois dont les harmonies étaient fugitives, parce que délicates et libres, une perception plus précise et plus stable sans doute [...] mais un peu raidie, un peu desséchée par une sorte d'aridité ou d'éclat trop dur" (ICDP, p.36-37).

La conscience, ainsi ouverte au passé, doit l'être aussi aux projets qui l'incitent à actualiser des possibilités non encore vécues, en recherchant la diversité, en ne suivant pas systématiquement des goûts initiaux, en en prenant même le contre-pied, en acceptant une culture sans œillères.

Michel Navratil a développé un intérêt très large pour les systèmes philosophiques, la littérature, la musique, les arts plastiques, les formes religieuses diverses. Il a cherché à comprendre, au hasard des rencontres, des personnalités très différentes de la sienne, toujours attentif à ce qu'elles pourraient lui faire découvrir.

Il rejetait l'objectivité pure, la vérité en-soi, l'œuvre d'art auto-suffisante. "Ce sont des possibilités humaines, écrit-il, qu'incarnent de vrais tableaux" (ibid. p.47) :

"Ce n'est pas uniquement la peinture que je chercherai à sentir mais, du même coup, la vie du peintre quand il a été en train de la créer, telle que son tableau me la révélera quand je serai devenu suffisamment sensible à son envoûtement et à son rayonnement propre" (ibid. p.47).

Il est clair qu'un pareil effort pour retrouver ce que l'on a été et que l'on n'est plus, pour tenter des expériences nouvelles et originales, pour approcher l'humanité des créateurs, demande "une concentration souple et patiente". C'est le travail d'une vie, dont la fécondité ne se montre que si on lui consacre tout le temps qu'il exige, comme le rappelle le japonais Hokousai, cité avec une pointe d'humour :

"Depuis l'âge de 6 ans, écrit-il, j'avais la manie de dessiner la forme des objets. Vers l'âge de 50 ans, j'avais publié une infinité de dessins, mais tout ce que j'ai produit avant l'âge de 70 ans ne vaut pas la peine d'être compté. C'est à l'âge de 73 ans que j'ai compris à peu près la structure de la nature vraie, des animaux, des herbes, des arbres, des oiseaux, des poissons et des insectes. Par conséquent, à l'âge de 80 ans, j'aurai fait encore plus de progrès, à 90 ans, je pénétrerai le mystère des choses, à 100 ans je serai décidément parvenu à un degré de merveille, et, quand j'aurai 110 ans, chez moi, soit un point, soit une ligne, tout sera vivant" (ibid. p.53).

La pensée vivante, que décrit Michel Navratil, est à la fois durée concrète au sens bergsonien, temps extatique au sens augustinien, être pour la mort au sens heideggerien. Mais elle garde son originalité. Elle ne se saisit pas par intuition directe, mais par étapes, petit à petit. Elle se constitue elle-même lentement et c'est son déploiement qui est suivi dans son détail tout au long du principal ouvrage.

Les tendances dont Michel Navratil nous entretient donc et qu'il étudie en s'inspirant de Freud, de Jung, de Janet, de Burloud, de Laporte, ne sont pas d'avance structurées comme un patrimoine génétique ni comme la formule d'une destinée du type de la monade leibnizienne. Elles sont actives et orientées, elles adviennent dans une progression ordonnée :

"La réflexion, lisons-nous, va nous faire découvrir des modes d'unité de certains actes divers, ce sont les tendances [...], actes qui en contiennent d'autres et en préparent de nouveaux" (ibid. p.78).

La tendance s'oppose à l'en-soi. Loin d'être une force absolue donnée, elle est une activité mentale complexe et diversifiée. C'est une notion plus souple que celle d'association d'idées (Hume), de durée pure (Bergson), de temporalisation (Heidegger). Il s'agit d'une "exigence active relative à un avenir immédiat ou médiate". Il faut discerner dans leur différence les élans vivants selon lesquels elle peut réaliser cette anticipation.

Se connaître, c'est d'abord revenir à la plus simple origine : les tendances sensori-motrices commandées par le besoin, voir ensuite se déployer, dans l'imagination, les "tendances à la création de spectacles", sources d'une expérience esthétique immédiate et de la saisie de formes sensibles parfois confondues avec des intelligibles, explorer les "tendances évocatrices", l'activité mnémonique, avant d'atteindre, dans un premier temps, la synthèse intellectuelle de la raison théorique, puis, dans un second temps, l'unification originale opérée par la raison pratique dans l'acte volontaire (TCPV).

C'est de ce pluralisme et de ce dynamisme des tendances qu'il faut bien partir pour passer d'états relativement dissociés de notre conscience à une unification progressive en profondeur, à ce que Michel Navratil nomme "une psycho-synthèse", dont le mouvement inachevable permet aussi de tracer la direction d'une vie personnelle, de réaliser l'engagement dans un projet aux contours d'abord indécis.

La découverte de la pensée vivante n'est pas principalement, comme chez Freud, exploration de la conscience obscure, elle est "compréhension de la conscience vive".

Descriptive comme la phénoménologie, psychologique comme l'étude du vécu et du comportement, cette démarche exclut la pure introspection "stérilisante" de la psychologie classique car elle est, sans cesse, à la fois "rétrospective et prospective". Michel Navratil la nomme "psychanalyse de la compréhension humaine".

La relation au temps est essentielle à cette recherche, temps vécu, non pas immédiat mais extatique. La compréhension investit une expérience en cours, réclame un effort considérable d'accueil, d'appropriation et de jugement pour en apprécier les conquêtes. Michel Navratil consent aux lenteurs du temps, celui dont Augustin demande à Dieu de lui faire largesse (*Confessions*, XI), et il redoute plus que tout la hâte, la précipitation, dans les réponses comme dans les conclusions.

Au début de nos relations, il me plongeait souvent dans l'embarras. A une question posée, il ne répondait jamais immédiatement, mais commençait par se concentrer, pinçait légèrement les lèvres, posait sur l'interlocuteur un regard pénétrant, attendait quelque peu, puis avançait avec prudence une analyse. Il était plus soucieux, en effet, d'examen réflexif que de réponse. Il cherchait avant tout à saisir ce qu'un autre, souvent très différent de lui, lui suggérait et il le poussait à approfondir ses propos.

A l'époque où le planning n'imposait point sa loi contraignante, ses cours se prolongeaient parfois de près d'une heure.

Lorsqu'il allait voir un film (car le cinéma l'intéressait particulièrement), il restait dans la salle obscure pendant plusieurs séances successives pour saisir plus sûrement les intentions du réalisateur, pour comprendre et découvrir de nouveaux aspects de l'œuvre, avant d'y retourner une fois encore en compagnie de Charlotte avec qui il partageait toutes ses impressions et ses émotions.

N'allons pas croire que cette attitude traduisît de sa part une quelconque maladresse, elle exprimait une exigence, une volonté permanente d'ouverture, la fidélité à un projet sincère. On reconnaissait aussi son amitié à l'effort qu'il faisait pour pénétrer la pensée d'un autre, pour le pousser à aller toujours plus loin dans une réflexion partagée. Michel Navratil a sans cesse recherché le dialogue, même si celui-ci restait parfois difficile à instaurer.

Il y a, de cette démarche, dont il préconisait la lenteur, des témoignages surprenants, comme ces lettres auxquelles il consacrait plusieurs mois de réflexion, ou ces articles qui paraissaient en plusieurs livraisons successives. Aussi le ciel lui a-t-il accordé une très longue vie, au cours de laquelle il a eu la satisfaction de parvenir à des découvertes intéressantes même si le grand ouvrage auquel il travaillait devait rester inévitablement inachevé puisqu'il épousait une expérience en constante évolution.

Pourtant, quand on lit les articles et les livres de Michel Navratil, on est frappé par la maîtrise de l'analyse et du style, clair, concis, élégant, par la recherche de la formule expressive et juste, surtout par l'extrême richesse, la précision, le détail de la description de ses expériences affectives et intellectuelles qui illustrent avec bonheur un exposé d'abord abstrait.

Une des plus remarquables pages de sa thèse est celle qui souligne la temporalisation nécessaire à l'expérience esthétique, l'avancée dans l'harmonie, à travers la contemplation du tableau des *Bergers d'Arcadie* de Poussin. On peut suivre le regard vivant qui déploie les intuitions successives, les émotions, les sentiments et les idées du spectateur, tout en dévoilant progressivement les harmonies et la structure complexe de l'œuvre, non pas telle qu'elle est simplement donnée, mais telle qu'elle peut être comprise, par remémoration et anticipation permanentes, dans le mouvement naturel de la perception (TCPV, p.212-214).

Évoquons encore certaines analyses de détail qui font l'objet de quelques articles. Toutes traduisent en fait, malgré leur grande diversité, la préoccupation fondamentale de Michel Navratil, sa manière personnelle de répondre au questionnement sur le sens de la vie, non pas une fois pour toutes, mais à chaque instant.

C'est la raison pour laquelle, par exemple, tout en rendant hommage à la philosophie actuelle parce qu'elle pose les problèmes de façon vitale, il lui reproche d'oublier d'apprendre à l'homme à s'interroger sur ce qu'il désire au plus profond de lui-même.

Son analyse de la culture dans le monde actuel, inspirée d'abord par une lecture des *Considérations inactuelles* de Nietzsche, souligne à son tour les liens étroits de la culture avec la vie pour laquelle elle constitue un aiguillon et un soutien. La culture, toujours personnelle, ne se ramène pas à la transmission de la connaissance, ni à l'érudition. C'est une rencontre déterminante avec des œuvres et des hommes. Opposée à l'idéologie, elle se développe dans le dialogue, elle est toujours en train d'enraciner la personnalité dans une communauté complexe. Il s'agit d'une tâche que chacun peut seul s'assigner à lui-même et qui le conduit à agir, vivre et penser d'une manière qui ne peut être la même qu'auparavant. Ce n'est plus, en ce sens, l'apanage d'une minorité, d'une élite.

Encore un exemple : la réflexion de Michel Navratil sur le progrès des sciences souligne l'impossibilité de le considérer comme un acquis objectif nécessairement destiné à s'accroître. Car le savoir n'est préservé que s'il y a des hommes pour désirer avec effort apprendre à en assimiler les conquêtes, et la connaissance scientifique repose sur des connaissances pré-scientifiques d'un autre genre, qui renvoient à la perception, à la vie psychique, à la capacité de comprendre la parole d'autrui. Méconnaître la part de savoir exclusivement réservée à chacun, c'est tomber dans une forme moderne d'obscurantisme.

La confrontation de l'expérience esthétique et de l'expérience religieuse menée avec un soin particulier, dans une autre étude, souligne tous les aspects de leur apparentement (elles ont en commun la conscience d'une révélation, le renouvellement émouvant et bouleversant de la manière d'être tout entière d'un sujet). Cependant, nous pourrions dire que, si l'œuvre d'art est "rassembleuse d'âmes", c'est seulement au sens où Homère disait que la montagne est "rassembleuse de nuées". Car elle peut aussi isoler. Elle ne favorise pas la vie communautaire. Il faut aller au-delà. Certes, Souriau avait déjà souligné la "vexion transcendante de l'art", son caractère fervent, sa vibration mystique, sa puissance de sacralisation (à l'origine, en Grèce, les lois n'étaient-elles pas chantées ?), mais Michel Navratil, lui, marque fortement la suprématie de l'expérience religieuse qui donne au sujet une "conscience valorisante et totalisante de sa condition singulière". Même si les œuvres d'art ont un rôle médiateur indéniable que la tradition philosophique a reconnu dès l'Antiquité, l'expérience esthétique n'est qu'une étape et n'apporte pas, à elle seule, l'accomplissement recherché.

Au terme d'un long article, "Affirmation de la mort de Dieu et théologie", inspiré par la lecture d'un ouvrage du théologien protestant américain Gabriel Vahanian, c'est le même souci de mener librement le questionnement sur le sens de la vie en vue d'un choix personnel, éclairé par la confrontation des grandes œuvres du génie humain, qui conduit son auteur à affirmer la présence culturelle incontournable de Dieu dans la pensée.

*
* * *

Michel Navratil n'a pas été simplement un professeur, un chercheur, il a été un philosophe. Sa démarche inimitable rendait inséparables sa pensée, sa culture, sa sensibilité et sa vie tout entière, commandée à tout instant par le souci d'un accomplissement personnel unifié, sans aucun repliement sur soi.

On trouvait chez Michel et Charlotte Navratil un accueil chaleureux. Ils étaient fidèles et leur amitié était profonde. En témoignent les voyages que Michel a longtemps fait, chaque été, à Florac, pays d'origine de Gabriel de Retz dont il avait été si proche. Il faisait don de son temps à tous, et sans mesure. Ses étudiants le savent bien, qui ont bénéficié de sa disponibilité, de son dévouement, et de sa grande bienveillance que n'altérerait pas sa perspicacité.

Il était, comme tous les gens originaires d'Europe Centrale, d'une sensibilité et d'une émotivité très vives. La musique avait accompagné sa vie, mais c'est à l'aspect humain des œuvres qu'il était attentif. De là sa prédilection pour celles de Mozart, à la fois douloureuses et apaisées, de Schumann, que Charlotte aimait tant, de Schubert qui le troublait encore dans ses dernières années. De là aussi son intérêt pour l'expression picturale chez certains malades mentaux dont il possédait les toiles.

Sa puissance morale est apparue dans le calme et la sérénité, le courage avec lesquels il a traversé l'épreuve de la maladie, du deuil, de la solitude. Sa fidélité à son engagement chrétien a sans doute donné toute sa force à cette vie singulière.

On est tenté de reprendre, en le quittant à présent, les paroles d'Alcibiade au sujet de Socrate, dans *le Banquet* de Platon :

"Un homme aussi original et des discours pareils aux siens, on n'en trouvera pas d'approchants".

Réponse de Françoise MOURGUE-MOLINES

Madame,

L'évocation de la personnalité de Michel Navratil, la présentation de son œuvre telles que nous venons de les entendre m'ont profondément touchée ; à travers vos paroles on sentait l'attachement du jeune professeur que vous avez été pour un plus ancien devenu un ami. Nul, mieux que vous n'aurait pu parler de lui.

En arrivant à Montpellier Monsieur Navratil a succédé au professeur Ferdinand Alquié, non seulement dans sa chaire universitaire, mais aussi dans son appartement, dans l'immeuble du 9 rue Pasteur. Il devenait ainsi le proche voisin de mes parents, eux-mêmes au n° 1 de la rue et les bonnes relations que ceux-ci avaient entretenues avec Monsieur et Madame Alquié ont, tout naturellement continué avec Monsieur et Madame Navratil. Surtout les garçons des deux familles, Henri Navratil et mon frère Pierre se sont trouvés camarades sur les bancs du lycée, faisant ensemble les trajets durant desquels ils réformaient le monde au cours d'interminables palabres ; cette amitié se poursuivit malgré des professions et lieux de résidences différents, chacun d'eux devenant le parrain de la fille de l'autre, amitié qui perdure dans le souvenir depuis la mort de mon frère l'année dernière.

Je dois, Madame, vous remercier de me donner l'occasion de prendre la parole dans ce *Theatrum anatomicum* où, petite fille, j'accompagnais ma mère qui faisait visiter la faculté à des amis de passage. Je grimpais jusqu'au dernier rang et déchiffrais la plaque sous laquelle je me trouve ce soir ; c'est le premier texte latin que j'aie eu sous les yeux. Chaptal, ministre, a donc fait construire ce bâtiment *Impensa publica suaque*, avec les deniers publics et les siens propres. Il avait pour chef de cabinet mon arrière, arrière, arrière grand-oncle, Scipion Mourgue, qui avait été son condisciple au lycée. Je les voyais penchés sur les plans.

Et comment, assise - ce que je n'aurais jamais imaginé - derrière cette table de dissection qui me fascinait, ne pas avoir une pensée pour mon père qui pendant tant d'années a fait son cours à cette même place - mais toujours debout et sans micro.

Je vais m'acquitter de la tâche qui m'est impartie ; selon l'usage en cours à l'Académie, je dois vous "donner la réponse", qui consiste à vous parler de vous.

Vous êtes née, Madame, à Alger, dans ces années de l'immédiat avant-guerre où il faisait bon vivre dans la "ville blanche", au sein d'une famille de musiciens. Votre arrière-grand-père paternel, originaire de l'Aude, était chef de musique dans l'armée. Votre grand-père exerçait des fonctions administratives, mais faisait aussi de la musique et même de la peinture à ses heures de liberté.

Votre père, Lucien Jalabert, a été élève au Conservatoire d'Alger où il a obtenu un 1^{er} prix de trompette et un 1^{er} prix d'harmonie et contre-point, puis, ayant devancé l'appel à 18 ans, a fait son service à Paris dans la musique militaire suivant en même temps les cours au Conservatoire où il a obtenu le prix de trompette en 1913. La guerre l'a empêché de présenter le concours de chef de musique de l'armée ; après quatre années dans les tranchées où les musiciens étaient affectés

comme brancardiers, il a pu reprendre la tradition familiale jusqu'en 1927, date à laquelle, il a quitté l'armée, s'est marié et a commencé une nouvelle double carrière de professeur au Conservatoire d'Alger et de trompette à l'Orchestre de Radio-Alger.

La famille de votre mère, installée à Constantine, était originaire de Savoie et du Lyonnais du côté paternel, des Alpes de Haute-Provence du côté maternel. Votre mère a été femme au foyer ; dotée d'une belle voix - dont vous avez hérité - elle chantait pour elle-même et pour le bonheur de ses enfants des opéras entiers ou tout le répertoire des chansons à la mode.

Votre enfance et celle de votre frère ont donc baigné dans une atmosphère musicale ; vous avez appris le piano, tout en faisant vos études au Lycée Delacroix où vous avez obtenu, l'année du baccalauréat, le prix du Gouverneur général de l'Algérie. Avez-vous alors hésité quant à votre avenir entre musique et philosophie, je ne sais ; ayant opté pour la philosophie, la musique restera pour vous un violon d'Ingres, encore qu'il ne s'agisse pas de violon, mais de piano et chant.

Vous faites une année d'Hypokhagne au Lycée Bugeaud, suivant en cela la trace d'Albert Camus, vous y obtenez le prix d'excellence et passez l'examen de propédeutique qui vient d'être institué. Poussée par un désir d'indépendance, vous partez pour Paris en octobre 1951

C'était choisir la voie royale : les noms de vos professeurs à la Sorbonne sont célèbres : Daniel Lagache, Etienne Souriau, Ferdinand Alquié, Henri Gouhier, Jean Hyppolite, Maurice de Gandillac, Gaston Bachelard, Vladimir Jankélévitch, pour n'en citer que quelques-uns.

Egalement bien connus, Maurice Merleau-Ponty, Martial Gueroult dont vous suivez les cours au Collège de France.

Après la licence, vous obtenez un Diplôme d'Etudes Supérieures avec un mémoire sur Malebranche et Berkeley sous la direction de Ferdinand Alquié. Vous préparez alors l'agrégation de philosophie ; or, il fallait à cette époque pour s'y présenter, posséder un certificat de sciences. Vous suivez au Musée de l'Homme en vue du certificat d'Ethnologie-Sciences les cours d'autres célèbres professeurs : Henriette Alimen, André Leroi-Gourhan, Maurice Leenhardt dont le nom est bien connu à Montpellier. Vous y prenez tant d'intérêt, que vous continuez l'année suivante avec des cours de paléontologie qui ne vous étaient pas nécessaires pour le concours. Si vous n'obtenez pas l'agrégation de philosophie, vous vous tournerez vers l'anthropologie, décidez-vous.

Mais l'agrégation, vous y êtes reçue en 1955 et major de votre promotion ; il s'agit de l'agrégation femmes, à cette époque les concours sont distincts, puisqu'aussi bien les lycées le sont encore. La même année, au concours hommes sont reçus Michel Serres et Pierre Hassner.

Grâce à votre excellent rang, vous pouvez choisir la première parmi les postes offerts ; vous optez pour Montpellier, seule possibilité dans une ville universitaire, car vous êtes bien décidée à poursuivre des recherches. Vous voici, à 22 ans, professeur au Lycée de Jeunes Filles - le premier ouvert en France - qui ne prendra le nom de Lycée Clemenceau qu'un peu plus tard pour le distinguer du Lycée du Mas de Tesse lorsque celui-ci ouvrira. Vous accédez à votre salle de classe sur la galerie après avoir parcouru la cour ornée de vases d'Anduze - je vous imagine facilement

puisque j'ai fait toute ma scolarité dans ce lycée. Vous avez pour collègues deux futures académiciennes, Anne Blanchard et Paule Comet. En 1958, vous prenez en charge la classe de Lettres Supérieures.

Au risque de choquer l'auditoire, je vais dévoiler une confidence que vous m'avez faite : vous étiez certes, sensible au charme des rues anciennes de Montpellier ou de la garrigue environnante, mais, arrivant de Paris, vous trouviez la ville petite et assoupie. Pour vous comprendre, rappelons qu'à cette époque, la population était de 98.000 habitants. Vous mettez vos espoirs dans une mutation rapide qui pourra vous ramener dans la capitale.

Vous n'aviez pas abandonné la musique. Vous étiez à Paris membre de la Chorale Universitaire, de haut niveau, qui donnait régulièrement des concerts. A Montpellier, vous avez intégré les chœurs de l'Enclos Saint-François dont Jean Bioulès était le chef aimé et admiré. Et c'est là que nous nous sommes rencontrées. En janvier 1961, j'étais nommée à la Bibliothèque municipale et quittais sans regret Paris où j'avais travaillé six ans. Je retrouvais avec joie la chorale de l'Enclos où j'étais entrée l'année de ma philo au lycée. Il y avait des changements : de nombreux jeunes récemment recrutés. Madame d'Albenas qui tenait le piano avec maestria, avait pris sa retraite - si l'on peut employer ce terme après une activité bénévole ; sa remplaçante ne lui cédait en rien : c'était vous. Le jour du concert, le piano était relayé par l'orchestre, vous preniez place au dernier rang des sopranos, à la frontière avec les altos ayant derrière vous un ténor cotoyant une basse. De là on entend tout le chœur et pas seulement son pupitre. J'avais droit à la place voisine.

Vous faisiez aussi du piano à quatre mains ou du chant avec Madame Navratil.

Entre temps, un changement était intervenu dans votre vie professionnelle. Clausewitz disait qu'un problème arrive là où on ne l'attend pas. Effectivement, c'est un problème inattendu qui s'est posé à vous au printemps 1960 : Roger Chabal qui assurait à la Faculté des Lettres le cours de Statistiques destiné aux étudiants de psychologie est mort en milieu d'année scolaire ; on vous demande de le remplacer "au pied levé" vous consacrez les vacances de Pâques à étudier le programme, vous assurez les derniers cours et faites passer l'examen. On vous propose alors un poste d'assistant, soit une carrière universitaire qui vous fera renoncer au retour à Paris. Grave problème. Vous acceptez, je pense que vous avez fait le bon choix.

Cette carrière universitaire se déroule par étapes : vous devenez Maître-assistant en 1963, chargée d'Enseignement en 1969.

Vous exercez ces fonctions à la Faculté des Lettres rue Cardinal de Cabrières, puis celle-ci devient Université Paul-Valéry et déménage sur le campus route de Mende.

Votre enseignement a porté en majeure partie sur l'histoire de la philosophie du XVII^e siècle ; vous assurez des cours de second cycle, la préparation aux concours, des cours de DEA ; vous proposez aux étudiants de faire un double travail de traduction et de commentaire sur des textes rarement étudiés.

Vous avez vécu les événements de mai 1968, moi aussi, n'insistons pas.

Votre vie privée a également connu un changement avec votre mariage en 1970. Votre mari, Jean Courtès, après des études secondaires et universitaires à Montpellier, était professeur de latin à l'Université de Reims. Vous auriez pu vous prévaloir de la loi Roustan sur le rapprochement des conjoints, mais cette loi, bienvenue dans son principe, n'est pas toujours facile à appliquer ; les postes, aussi bien en philosophie qu'en latin sont rares, aucune possibilité ne s'est présentée pour l'un ou pour l'autre. Votre mari a durant de longues années fait des trajets réguliers - et sans T.G.V., vous-même restant à Montpellier avec les deux garçons nés de votre union. Ces derniers n'avaient que seize et quatorze ans à la mort prématurée de leur père ; vous avez assumé seule la poursuite de leur éducation. Aujourd'hui, ils vous font honneur. François est mathématicien, Marc est juriste.

Vous avez donc fait marcher de pair votre travail professionnel et vos activités de mère de famille, (incluant l'aide apportée à vos parents âgés), gardant une place pour la musique et surtout une autre pour la rédaction de votre thèse. Dès 1958, vous aviez choisi un sujet : Leibniz. Il n'y avait alors aucun spécialiste de cet auteur pour diriger votre travail. Ferdinand Alquié a accepté ce rôle.

L'idée était originale, dans le sens où votre étude ne pouvait guère s'appuyer sur une bibliographie existante. Comme d'autres penseurs de son temps, Leibniz était universel, s'intéressant aux sciences comme à la philosophie. Dans les années soixante, les travaux sur son œuvre sont peu nombreux et spécialisés, portant sur sa logique ou sur sa métaphysique ou encore sur ses travaux en mathématiques, sur sa critique de Descartes qu'il a beaucoup attaqué.. Si vous-même avez pensé à Leibniz, c'est en souvenir du cours que vous aviez suivi en deuxième année de licence, dispensé par Louis Guillermit, alors jeune assistant, sur l'œuvre la plus célèbre du penseur allemand : *la Monadologie*.

Mais il n'existait pas d'étude d'ensemble, pas de travail de synthèse : ce sera la base de votre thèse.

Programme vaste s'il en fut, car non seulement les études sur la pensée de Leibniz étaient rares, mais ses œuvres publiées l'étaient aussi. Lui-même a dit : "J'ai écrit des choses innombrables sur des sujets innombrables, mais j'ai édité peu de choses et sur peu de sujets".

L'Académie de Berlin a entrepris au début du XX^e siècle l'édition complète de ses œuvres ; interrompu au cours de deux guerres, ce travail se poursuit, en dépit d'un nombre impressionnant de volumes parus, il est loin d'être achevé.

Leibniz a exercé les fonctions de bibliothécaire conjointement à la Bibliothèque de Hanovre et à la superbe bibliothèque Herzog August de Wolfenbüttel, une des plus belles d'Europe. A l'une ou à l'autre il a légué des manuscrits et sa propre bibliothèque dont il annotait les livres. Un séjour dans ces deux villes s'impose donc à tout chercheur.

Vous en avez fait un premier en 1966 lors du congrès international de célébration du 250^{ème} anniversaire de la mort du philosophe. Vous y avez rencontré Yvon Belaval, Michel Serres, André Robinet, Pierre Costabel et vous y avez présenté une étude sur *la notion de représentation chez Leibniz*

Ce voyage a été suivi d'autres. Faut-il préciser que, faute de traductions, vous avez dû lire de nombreux textes en latin ou en allemand ? Vous vous êtes aussi plongée dans la lecture de l'énorme correspondance du philosophe avec les savants de toute l'Europe de son temps. Peu à peu s'est dégagé pour vous le thème de votre travail.

Ce n'était pas chose facile. Leibniz était un autodidacte. A huit ans il perdait son père professeur de morale à l'Université de Leipzig, s'emparait de sa bibliothèque dont il dévorait les livres, apprenait tout seul le latin en déchiffrant grâce à l'unique soutien des gravures le texte de l'histoire romaine de Tite-Live ; logicien à treize ans, puis juriste, élève du mathématicien Erhard Weigel à Iéna, il a découvert très jeune le calcul infinitésimal au même moment que Newton ainsi que la Dynamique. Il deviendra un érudit encyclopédique. Sa philosophie ne s'éclaire que par le renvoi les unes aux autres des sources de lumière, ce qui est le propre d'un système qui fonctionne en réseau. Votre synthèse a permis une coordination d'ensemble et a mis en valeur ce thème de "l'expression" qui court comme un fil d'Ariane à travers toute l'œuvre de Leibniz. C'est le titre même de votre thèse *L'expression, lien réel et symbolique dans la philosophie de Leibniz*.

Mon incompetence et le peu de temps qui me reste m'interdisent d'analyser votre travail qui comporte plus de mille pages.

Vous avez soutenu cette thèse de Doctorat d'Etat le 31 mars 1979 devant l'Université de Paris I (la Sorbonne). Ferdinand Alquié étant alors à la retraite, c'est Yvon Belaval qui présidait le jury.

Moins d'un an plus tard, le 1^{er} février 1980 vous avez été nommée professeur des Universités, chargée de la chaire d'histoire de la philosophie du XVII^e siècle à l'Université Paul Valéry.. Vous avez été membre du Conseil d'UFR, plusieurs fois directrice du département de philosophie, présidente de la Commission de spécialistes en philosophie. Vous avez aussi fait renaître la Société languedocienne de philosophie fondée par Aimé Forest.

Vous êtes depuis octobre 1999 professeur émérite de l'Université. Vous avez conservé des activités au sein du Centre d'étude des systèmes et des modèles du devenir ainsi qu'à celui du Séminaire de recherche sur l'Age baroque (groupe Marenbar) à l'Université Paul Valéry. Vous êtes membre du CMR 17 (Centre méditerranéen de recherches sur le XVII^e siècle.)

Vous êtes officier dans l'Ordre des Palmes Académiques.

Et vous êtes désormais membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier, où pour respecter la tradition, je dois "vous accueillir". Est-ce nécessaire ? Vous êtes déjà bien connue : élue en janvier 2002 vous avez été très assidue à nos séances, où vous avez cherché à repérer les noms et les visages de chacun. Vous avez présenté une communication sous le titre : *Images et thèmes baroques dans le système de Leibniz*.

N'importe, je respecte cette tradition de l'accueil et aussi, celle qui me permet d'abandonner dans ma conclusion le cérémonieux "Madame" obligatoire en pareille circonstance. Je terminerai donc en vous disant : "chère Huguette, bienvenue parmi nous".

Allocution de clôture par le Président Régis **POUGET**

Madame,

Vous avez fait ce soir ce que l'on appelait quand il y avait une Université : une leçon inaugurale.

En nous apprenant que la famille paternelle de monsieur Michel Navratil avait ses origines en Moravie, vous me permettez de souligner combien cette province a connu de personnages illustres. Parmi les plus célèbres, je n'en citerais que deux : Frère Grégor, plus connu sous son nom de Johan Mendel et Sigmund Freud.

Comme Anatole France quand, adulte, il traversait le jardin du Luxembourg à l'automne, je vais vous dire le souvenir que fait revivre en moi votre éloge du professeur Navratil, votre prédécesseur.

L'image que je revois est, dans la moitié des années cinquante, celle d'un jeune homme, toujours un peu pressé et surtout pressé de gagner sa vie, qui descend presque en courant la rue Cardinal de Cabrières en direction de la Faculté des Lettres. Il est, contrairement à son habitude, un peu en retard. Il en est préoccupé car c'est le premier cours qu'il va suivre.

On lui a conseillé pour parfaire sa culture et ouvrir l'éventail des connaissances utiles à sa spécialité de s'inscrire à la licence de psychologie, après avoir terminé pour le même motif une licence de chimie. Tandis qu'il aborde la dernière ligne droite qui va le conduire à la fin de ses études médicales, il souhaite meubler son bagage. De ce fait, il devient un étudiant du professeur Navratil.

La perspective d'entendre le premier cours d'une discipline nouvelle et peu connue ne laissait pas de l'inquiéter. Allait-il comprendre et pouvoir suivre le programme ?

Le premier contact lui fit se poser la question : ne s'était-il pas trompé de cours et ne s'était-il pas fourvoyé dans un cours d'hébreu ou de chinois ? De quoi décourager le plus vaillant et le plus optimiste et laisser tout tomber. Peut-être est-ce le sort habituel de l'imprudent qui s'aventure hors du domaine où il a ses habitudes.

Mais les inscriptions étaient payées ! Il convenait de les rendre rentables.

La suite, comme dans les histoires édifiantes pour enfants bien élevés, apporta un cours plus favorable aux événements.

Vous l'avez, sans peine, deviné, c'était moi.

Plus tard, j'eus l'occasion de rencontrer le professeur Navratil au cours de dîners chez le docteur Martin, chef de service de psychiatrie à Montpellier. J'y ai connu un homme plus à l'aise, dont la conversation très riche et minutieusement précise a contribué à enrichir la palette du futur professeur de psychiatrie.

L'enseignement de la psychologie était, à l'époque, en l'absence de spécialistes, réalisé par les philosophes qui eurent le tort, par excessif dévouement, d'accepter ce cadeau empoisonné que leurs collègues s'étaient empressés de leur offrir.

Depuis plusieurs années déjà, je fréquentais la consultation de psychiatrie de l'enfant dirigée par le docteur Jean-Louis Faure. C'était, à l'époque, ce qu'il y avait de mieux à Montpellier, certes et sans doute en Province, vraisemblablement même en France.

Enseigner la psychologie de l'enfant à travers "l'Emile" de Rousseau ou "la Connaissance de l'homme" d'Adler paraissait aussi inadapté à l'étudiant de fortune que j'étais, que d'étudier aujourd'hui l'électricité dans un traité sur l'histoire de la bougie.

Je perçus là la dérision profonde de faire enseigner à des hommes, quelles que soient leurs qualités personnelles par ailleurs remarquables et quelques remarquables que soient leur réussite et leur compétence dans leur domaine propre, une discipline pratique qu'il connaissaient mal et d'une manière toute théorique. La leçon ne fut pas perdue. C'est la morale de l'histoire.

Dans le rapport devant notre Société du 16 juin dernier, citant la conférence que vous aviez faite dans l'année, je disais que "Si le roi Saint-Louis rendait la justice sous un chêne, c'était sous votre charme que vous aviez tenu l'Académie".

Selon la formule des procès-verbaux de police, je n'y trouve rien à retrancher et rien à ajouter, lu, je persiste et je signe.

Mesdames, messieurs, il me reste à remercier au nom de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier ceux qui se sont joint à nous pour évoquer la mémoire de monsieur Navratil et pour accueillir parmi nos membres titulaires Madame Huguette Courtes.